

De la notion de guérilla à la notion de techno-guérilla - Évolution technologique et transformation des machines de guerres

From the Concept of Guerilla Warfare to that of Techno-Guerilla Warfare — Technological Evolution and Transformation of Warfare

Jean-Max Noyer

Volume 21, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702662ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702662ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noyer, J.-M. (1990). De la notion de guérilla à la notion de techno-guérilla - Évolution technologique et transformation des machines de guerres. *Études internationales*, 21(2), 291-312. <https://doi.org/10.7202/702662ar>

Résumé de l'article

Discussion is centered mainly on the concept of techno-guerilla warfare within a European context. After first considering the concept of guerilla warfare, we outline the relationships linking these two concepts. We then move on to discuss certain theoretical points regarding the adoption of this new form of technological warfare, as well as the stakes and the difficulties involved in adopting such a form of defence.

De la notion de guérilla à la notion de techno-guérilla

Évolution technologique et transformation des machines de guerres

Jean-Max NOYER*

ABSTRACT — *From the Concept of Guerilla Warfare to that of Techno-Guerilla Warfare – Technological Evolution and Transformation of Warfare*

Discussion is centered mainly on the concept of techno-guerilla warfare within a European context. After first considering the concept of guerilla warfare, we outline the relationships linking these two concepts. We then move on to discuss certain theoretical points regarding the adoption of this new form of technological warfare, as well as the stakes and the difficulties involved in adopting such a form of defence.

Il fut un temps pas très éloigné, où en ces matières politico-stratégiques, l'on ne pouvait éviter d'être confronté à la notion de guérilla. Indice de l'évolution sinon du champ stratégique du moins des représentations que l'on s'en fait sur cette partie du « continent » européen, c'est celle de techno-guérilla qui aujourd'hui est sur le devant de la scène et tend à occuper la réflexion politico-stratégique. On ne saurait pourtant réduire cette montée en puissance à ce qui se passe sur cette partie du globe. Un peu partout ailleurs, et sous l'impact entre autres des flux d'armements (à la fois comme expression et exprimé des rapports de forces techno-scientifiques et politico-militaires) qui tracent sans cesse de nouvelles cartographies, pus ou moins mouvantes, fluctuantes, secrètes, qui, en tant qu'éléments essentiels des stratégies dites « indirectes » et moyens d'exportation des modèles technoculturels, remodelent sans relâche les rapports de forces locaux ou régionaux, la guérilla se fait à sa manière « technique » c'est-à-dire incorpore la dimension technique des armes comme élément important et parfois essentiel de la gestion globale du conflit (par exemple le conflit afghan et l'impact supposé ou réel des « Stingers »).

Toutefois ce n'est pas par ce biais que nous aborderons les problèmes qui sont attachés à ce qu'il est convenu d'appeler « l'appropriation du nouveau technologique » dans le domaine politico-militaire. Car c'est bien cela qui est

* Chercheur au INIST/CNRS de Nancy, France.

Revue Études internationales, volume XXI, n° 2, juin 1990

en jeu. Qu'il s'agisse de l'organisation des machines de guerre confrontées à la production soutenue de nouveaux systèmes d'armes ou bien du statut de la « Défense » au coeur même de ces machines, mais aussi des représentations et discours stratégiques ou bien encore du rapport des machines socio-politiques (et des individus qui les composent) aux institutions militaires et aux discours de légitimation qui les fondent, c'est bien, contre et « tout contre » la production des objets techno-guerriers que s'actualise la notion de techno-guérilla.

De nouveaux dispositifs (qui mettent en jeu éléments humains et non humains, institutions et systèmes d'armes, discours et objets techniques) semblent se déployer qui définissent de nouveaux agencements collectifs d'énonciation politico-militaires, mais aussi des nouveaux équipements collectifs de subjectivation, des nouveaux modes de gérer, de penser le rapport aux flux de violence. De la production de ces nouveaux dispositifs et énoncés concernant par exemple les rapports offensif/défensif, l'organisation interne des systèmes de commandement et de la circulation/captation/production d'informations, l'articulation et la coexistence entre arborescences/réseaux, modes d'être centrés/acentrés et qui s'expriment à travers le glissement de la notion de guérilla à celle de techno-guérilla, nous allons montrer certains aspects et enjeux.

Certains aspects et enjeux seulement car le problème est complexe et ses ramifications nombreuses. Nous n'en voulons pour preuve que les conditions d'émergence de la notion de techno-guérilla, émergence qui s'inscrit dans un vaste ensemble de problématiques s'exprimant dans les maîtres-mots suivants: dissuasion, dissuasion nucléaire et conventionnelle, défense, défense ou dissuasion non offensive, dissuasion civile/populaire, défense suicidaire/non suicidaire, transformation du champ de bataille, guerre électronique, pour ne citer que les principaux. Plus profondément encore, si l'on tente d'appréhender l'imaginaire conceptuel qui constitue comme un des sols à partir duquel se déploie la rhétorique stratégique, la notion de techno-guérilla se trouve comme portée, encadrée par celles de réseau, de pacifisme, de reterritorialisation/déterritorialisation des espaces, se trouve épaulée par l'émergence de nouveaux rapports à la violence, de nouveaux codages et protocoles réglant la mise en scène des flux de violence.

Enfin c'est tout un pan de l'univers architectural de la pensée stratégique qui sous les conditions de l'explosion technologique est réactualisé à travers l'opposition du petit et du grand, du miniature intelligent et du gros vulnérable, du mobile léger peu coûteux et du « moins mobile » cher... Et pour en terminer rapidement avec la présentation de l'agencement sémantique dans lequel elle est incluse il convient de préciser que face à elle (et aux doctrines qu'elle génère) s'est déployé un dispositif fortement structuré en un plan de doctrine connu sous les noms d'« *Air Land Battle* » et de *FOFA* », dont les inscriptions et expressions institutionnelles et matérielles, techniques, sont particulièrement dominatrices. Ce dispositif a pour objectif entre autres d'intégrer, d'absorber en son sein les techniques formelles de la guérilla, le savoir-agir et le savoir-penser hérités du plus profond de la mémoire guerrière et

stratégique (les tactiques et stratégies mongoles par exemple) tout en essayant d'en maîtriser les potentialités par trop critiques des modes d'organisations classiques, d'en neutraliser la dimension subversive potentielle menaçant d'affecter les mécanismes structurant le champ européen, et ce à travers le rapport que les « populations » entretiennent avec leurs institutions militaires. Nous reviendrons plus loin sur ces questions.

Mais pour l'instant force est de rappeler ce dont il s'agit lorsqu'on parle de guérilla et qui continue à venir à notre rencontre sous forme plus ou moins imaginaire, conceptuelle, voire fantasmatique.

I – Un mode d'être de la Machine de Guerre: la guérilla

Depuis 1945, sous les conditions de la dissuasion nucléaire et dans le grand mouvement de décolonisation qui a suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, un grand nombre de conflits à travers le monde ont revêtu la forme de guérillas que l'on nomme aussi, guerre populaire, guerre révolutionnaire ou de partisans, guerre de libération nationale, bien qu'elles présentent entre elles des différences sensibles.

Certaines de ces guerres ont eu des retentissements parfois immenses et leurs résultats et conséquences ont grandement influé sur le destin stratégique du monde. Aujourd'hui encore, quoiqu'à un degré moindre, des conflits de ce type sont à l'oeuvre qui travaillent l'espace international selon des logiques et temporalités diverses. Parallèlement aux processus d'intégration qui semblent dominer la planète, il n'en reste pas moins vrai que se développent des processus de fragmentation, de différenciation qui prennent la forme de conflits parfois très limités, et qui viennent alimenter fantasmes de maîtrises et délires paranoïaques des Empires (et quelques autres avec eux), donner de nouvelles occasions aux machineries, aux organismes ayant lié leur sort pour l'essentiel à la conception, production, circulation, « consommation » des objets techno-guerriers, d'exciter leur imagination stratégique ainsi que la capacité à déployer les discours de légitimation, d'auto-légitimation nécessaires à leur propre mise en acceptabilité politico-culturelle. (On renvoie ici par exemple à la problématique générale connue sous le vocable: « *Low Intensity Conflict* ».)

Ainsi leurs succès mais aussi leurs échecs ont conduit les penseurs de l'art de la guerre et d'une manière plus générale la réflexion stratégique à se pencher très sérieusement sur ces formes de conflits que sont les guérillas. Cependant avant d'être guerre de guérilla, forme élaborée et relativement autonome du conflit incluant l'usage de la violence armée, la guérilla apparaît tout à la fois comme une certaine manière d'être au combat, comme refus de certaines règles, mais aussi comme invention d'un nouvel état guerrier. En un sens, il est vrai que depuis toujours, les stratèges ont accordé une place non négligeable à cette « méthode », à ce « savoir faire » caractérisé par le refus du combat frontal, du combat en formation régulière. Et de ce point de vue, les actions de guérillas ont été employées de tout temps comme moyens

tactiques supplémentaires, comme « adjuvant » transitoire par les armées régulières.

De Sun-Tse à A. Von Gneisenau en passant par l'art militaire arabe ou mongol, il s'est trouvé des chefs militaires pour mettre l'accent sur ces techniques de harcèlement des troupes, des lignes arrières, de contournement des forces principales, d'affaiblissement des moyens logistiques de l'adversaire, ainsi que sur le recours à des groupes de partisans ou de supplétifs pour harasser, fatiguer, épuiser par des coups de main l'ennemi.

Mais, parce que pratiqué principalement par des rebelles, des bandes d'insoumis en révolte contre les forces organisées des pouvoirs dominants et généralement dotés de moyens inférieurs en qualité et en quantité à ces dernières, ce type d'actions, ce « savoir-faire la guerre » a pendant très longtemps été sinon pensé, du moins traité comme un aspect mineur dans l'art de la guerre. Certes, en tant que moyens complémentaires, voire en tant que façon de mener à bien, d'une manière limitée dans le temps et dans l'espace un conflit soit entre forces régulières, soit entre forces irrégulières et régulières, on reconnaissait à ces actions plus ou moins continues, plus ou moins cohérentes, à cette forme embryonnaire de guerre un certain nombre de vertus, on s'inclinait avec un respect le plus souvent forcé, devant leurs succès les plus importants, les moins incontestables.

Mais on ne pouvait s'empêcher de l'opposer à des formes de combat plus codifiées, à des formes de guerre plus « nobles », aux tactiques et stratégies majeures des pouvoirs établis, des États, plus précisément encore aux normes, codes, moyens, tactiques et stratégies de la « machine de guerre appropriée par l'État et subordonnée à ses buts » pour reprendre la terminologie et les concepts de G. Deleuze.¹ Car avant d'être méthode et savoir-faire relativement élaborés de l'art de la guerre, puis formes de guerre, modes stratégiques autonomes, les guérillas sont avant tout manières d'être guerrier, rebelle, guerrier-nomade contre les puissances en place, contre les États.

En cela les guérillas, même sous certaines de leurs formes modernes, « comme guerres de minorités, guerres populaires, guerres révolutionnaires », sont « conformes à l'essence... de la machine de guerre ». C'est-à-dire qu'elles « n'ont pas la guerre pour objet premier, mais comme objectif second, supplémentaire... » ; « elles ne peuvent faire la guerre qu'à condition de créer autre chose en même temps ne serait-ce que des nouveaux rapports sociaux non organiques. »²

Et en tant que telles, elles s'opposent quant aux buts mais aussi dans l'expression aux guerres subordonnées aux buts des États. Car c'est seulement » quand la machine de guerre est ainsi appropriée par l'État qu'elle tend à prendre la guerre pour objet direct, premier.. et que la guerre tend à prendre la bataille pour objet », et qu'elle peut devenir alors continuation de la politique par d'autres moyens.

1. G. DELEUZE, F. GUATTARI, *Mille plateaux*. Paris, éd. de Minuit, 1980.

2. *Ibid.*

Cependant d'un autre point de vue, les guérillas comme guerres de libération nationale comme guerres populaires, révolutionnaires, sont (et ce dans la plupart des cas) prises dans les rets des affrontements de puissances et d'États qui les dominent, les déterminent, leur donnent sens. Et dans le contexte de la nucléarisation du monde et de l'affrontement indirect entre les superpuissances, les guérillas en tant qu'expression et exprimé des relations conflictuelles générales sont d'une autre manière soumises aux buts politiques des États.

Mais prises en elles-mêmes et n'ayant pas la guerre pour objet premier, les guérillas se caractérisent principalement selon les analyses de G. Chaliand :

- a) par un certain type d'organisation de la machine de guerre contre l'État, plus particulièrement par des modes d'organisation acentrés, par une certaine fluidité, par une liberté de manoeuvre très souple au niveau local ;
- b) par un certain type de rapport de cette machine de guerre à la notion de bataille, au rôle joué par la bataille ou la non-bataille dans la guerre ;
- c) par un certain type de rapport politique et psychologique aux « masses », (aux demandes sociales, culturelles) à leurs désirs et à leurs imaginaires.³

Il y a donc une interpénétration complexe, changeante avec les milieux dans lesquels elles opèrent. Mais cette interpénétration est aussi une opération de traduction entre des mondes, des milieux, des pratiques hétérogènes. Et cette « traversée créatrice » qui est la marque des guérillas victorieuses n'est possible que parce que (comme on l'a indiqué précédemment) ces dernières ne peuvent faire la guerre « qu'à condition de créer autre chose en même temps, ne serait-ce que des nouveaux rapports sociaux non organiques ».

Toutefois cela ne suffit pas à définir la spécificité de la guérilla. Les manières dont elle s'inscrit dans l'espace et le temps sont en effet particulières. Non seulement elle exige que soit assurée pour mettre le maximum de chances de réussite de son côté la création de bases sanctuaires, mais son mode de déploiement doit être le plus vaste possible. Visant l'utilisation virtuelle du maximum d'espace pour s'y mouvoir et se cacher, la guérilla en tant que stratégie s'inscrivant dans la longue durée n'a pas de localisation précise, ses actions/manifestations pouvant se produire en n'importe quel lieu, à n'importe quel moment. Délocalisation donc de la menace qu'elle est susceptible de faire peser en permanence sur l'adversaire, rapidité et discontinuité des affrontements ou accrochages, elle tend à jouer pleinement de sa capacité à imposer son rythme, ses temporalités. De plus elle a avec la guerre défensive des affinités profondes, puisque, quand bien même il s'agit de guerre de type classique, conventionnel, impliquant des forces régulières d'États, l'un des acteurs principaux s'opposant aux forces de l'envahisseur est bien souvent

3. Voir G. CHALIAND, *Stratégies de la guérilla*. Paris, éd. Mazarine, 1979.

« le peuple ». (Guerre de libération nationale). Toute résistance prenant alors, même si les forces conventionnelles de l'État ne s'en trouvent pas exclues, la forme d'une guerre de résistance prolongée incluant l'état de guérilla comme composante essentielle.

Comme l'écrit P. Boudon, dans le cas d'une guerre de guérilla, « il y a toutes les ressources d'un espace avoisinant les lignes d'opérations » (harcèlements des troupes, isolement des voies et des centres de communications). Enfin aspect décisif, « l'achèvement de la guerre n'est pas lié directement aux enjeux militaires; c'est pourquoi son terme peut être (sinon) indéfiniment reporté, le temps nourrissant l'hostilité. »⁴

Plus profondément encore, dans bien des cas la gestion de conflits de ce type implique que soient pensées et utilisées ensemble diverses sortes d'espaces, que soit en quelque sorte déterritorialisé pour partie, l'espace stratégique, de manière à ce qu'elle (la guérilla) atteigne à une plus grande performativité. Cela apparaît dans toute sa clarté dans les formes modernes de la guerre de guérilla comme l'ont été et le sont pour une large part les guerres de libération nationale, les guerres révolutionnaires, les guerres populaires.

Jouant de tous les moyens civils et militaires, jouant des dimensions culturelles et « désirantes » de l'affrontement, multipliant les « terrains et espaces » conflictuels, portant le conflit à la fois sur la scène internationale et au coeur même des imaginaires de l'adversaire et profitant de la médiatisation permanente, elles se définissent ainsi par un usage combiné, plus ou moins savant de la terreur et de la pitié, de la violence calculée et de la capacité à susciter de la compassion, à déclencher des sympathies, des processus d'investissements « affectifs » qui lui soient favorables. Dans leur « Essai sur la guerre révolutionnaire », les Généraux M. Prestat et Saint Macary⁵ ont bien mis en évidence le maniement des moyens de la terreur visant simultanément « la dislocation de l'ancien corps social » (dans le contexte des guerres de libération nationales dans les pays en voie de développement) et ce que l'on peut appeler l'invention de la révolte, c'est-à-dire sa mise en forme, sa mise en acceptabilité par les « masses ». Au-delà du langage, des discours de légitimation donnant sens à la révolte, réinjectant sans cesse de l'ordre « nouveau » là où les techniques destructives mettent à mal l'ordre ancien, les minorités ayant déclenché le processus conflictuel sont confrontées à la question de savoir: de quelle quantité de terreur contre l'adversaire mais aussi contre soi-même, de quelle quantité de terreur à la fois sélective contre l'ennemi mais aussi contre des membres modérés ou potentiellement hostiles à la cause a-t-on besoin, afin que l'auto-légitimation de la révolte « prenne », fasse masse? (Il y a de ce point de vue toute une martyrologie positive de la guérilla, une énergétique du sacrifice, qui constituent des enjeux essentiels de l'affrontement, qui nécessite des moyens de pilotage sémiotique performants).

4. P. BOUDON, « Topologies et Théâtres de guerre », in *Anthropologie et Sociétés*, 1983, vol. 7, n° 1.

5. M. PRESTAT et P. SAINT-MACARY, « Essai sur la guerre révolutionnaire », in CHALAND, *op. cit.*, 1979.

D'où l'importance pour les stratèges des guerres de guérilla de bien comprendre et analyser les substrats économiques, culturels, sociaux à partir desquels les luttes vont pouvoir se développer. D'où l'importance de bien savoir utiliser les contradictions et antagonismes à l'oeuvre dans la société ainsi que les processus de différenciation qui la parcourent. Dans ce contexte et dès lors qu'un des moments principaux du développement de la lutte consiste dans « la cristallisation » c'est-à-dire « dans le ralliement des volontés autour des motifs communs de lutte », le rôle des minorités, leur solidité et compétence devient primordial. Il est important que leurs membres se manifestent comme un tout. Ainsi que l'écrit E. Canetti: « qui les voit ou les connaît d'expérience doit sentir avant tout qu'ils ne se dissocieront jamais ».⁶ Empêcher que les masses ne retombent sous la domination du pouvoir établi, sous sa « fascination » ou bien encore ne retombent dans l'indifférence, demande au moins à ses débuts que soit en permanence travaillée, reprise en mains, mise en ordre « l'éclatante et noire vérité qui gît » dans les actes primitifs, élémentaires de la révolte.

Dans cette perspective, les enjeux sémiotiques sont pour les guerres de guérilla essentiels. Tout d'abord elles doivent tout en cherchant à briser les discours et rhéoriques légitimantes des pouvoirs établis, faire peu à peu surgir leurs propres discours, leurs propres langages afin de restructurer, à leurs profits, le milieu conflictuel devenu alors plus ou moins chaotique, dispersé. Des mots d'ordre aux écrits les plus théoriques, de la propagande au déploiement d'une culture de plus en plus autonome, il s'agit pour les guérillas, dès lors qu'elles sont au milieu des masses disséminées, de « diffuser » c'est-à-dire de mettre au contact, en communication les milieux les plus hétérogènes parmi ceux susceptibles de rallier les principaux objectifs du combat. C'est ainsi par exemple, que s'appuyant « sur la technique de l'enca-drement (...) sont mises en place des hiérarchies parallèles telles les associations d'État (syndicats ouvriers, paysans...) comités locaux... » destinées à créer de nouvelles différenciations. Dans ce but il va de soi que les nouveaux récits de mobilisation et de légitimation doivent pouvoir être en mesure d'intégrer en leur sein les langues minoritaires ne serait-ce que d'une manière temporaire.

Au cours des dernières décennies les guerres de libération nationale qui, dans leurs formes initiales, ont pour la plupart débuté en tant que guérillas, ont su user à merveille de l'ensemble de ces techniques. Il apparaît donc qu'une fois constituées et la masse critique, (au-delà de laquelle les effets destructeurs, les effets de terreurs, les souffrances ne peuvent en aucune manière échapper au contrôle de la guérilla en tant qu'organisation) et les conditions favorables à l'acceptation de l'esprit de sacrifice, il devient de plus en plus difficile de définir une stratégie efficace pour qui veut lutter contre la guerre de guérilla. Et ce d'autant que toute force devant affronter par exemple un mouvement de libération « doit sans cesse casser le réseau des relations qu'entretiennent des groupes de partisans avec la population, en

6. E. CANETTI, *Masse et Puissance*. Paris, Gallimard, 1966.

provoquant dans ce tissu une localisation spatio-temporelle permettant de les couper (...) de celle-ci; en quoi elle constitue le meilleur rempart à cette force dont les tâches de pacification sont quasi insurmontables, requérant une surveillance étroite et généralisée de tous ses membres... » De plus confrontée aux usages « savants » de la terreur, aux effets pervers de la répression, aboutissant à des schismogénèses de plus en plus radicales entre population et pouvoirs d'occupation, ces derniers, entraînés dans une espèce de fuite en avant, se voient contraints de monter, dans leurs pratiques, aux extrêmes de la violence, pratiques violentes perdant au fur et à mesure une grande partie de leur efficacité; « sans véritable objet de combat et sans véritable adversaire elles ont alors pour effet une lente démoralisation. (Cette « pathologisation du corps militaire occupant » étant pour F. Fanon, un des buts essentiels de toute guerre de libération nationale.)

Au-delà de ces traits communs, de ces invariants de la guérilla comme méthode de combat élémentaire (ce qui ne signifie pas simple), ouverte, caractéristique du rapport des faibles aux forts, aux types de guerres de guérilla plus ou moins sophistiqués et se développant depuis 1945, des différenciations n'ont cessé de se développer. Dans son anthropologie historique de la guérilla, G. Chaliand remarque qu'aujourd'hui « sous le terme guérilla...sont rangées une série d'activités très différentes:

- a) Guerres populaires très sophistiquées pouvant déboucher sur une victoire militaire;
- b) Lutttes armées de libération nationale ramifiées à l'échelle nationale ou globale, avec au minimum de larges zones contrôlées et organisées, parfois une articulation ville/campagne;
- c) Guérillas embryonnaires, parfois chroniques, implantées régionalement et isolées... Survivre est leur principal problème ainsi que ne pas se transformer avec le temps, en semi-banditisme;
- d) Actions de commandos, lancées d'une frontière voisine avec des dirigeants en exil;
- e) Lutttes minoritairement impotentes, réduites pour l'essentiel à des opérations de terrorisme publicitaire. »

À partir de cette multiplicité relativement hétérogène, G. Chaliand extrait trois catégories principales:

- a) « Les mouvements de libération nationale combattant une puissance coloniale, un agresseur ou un occupant étranger;
- b) Les lutttes révolutionnaires en pays indépendant, fondées sur les revendications sociales (guerres civiles);
- c) Les lutttes de mouvements minoritaires, ethniques, religieux ou ethnico-religieux, à caractère sécessionniste de façon proclamée ou potentielle, ou à revendications moins ambitieuses ».

Cependant ces guérillas, ces formes de lutte dont les conditions de déclenchement et de réussite sont très variables et ce en fonction de multiples critères, dont le niveau de développement technologique, l'impact socio-

culturel de la puissance coloniale, le niveau de développement agraire, les types de différenciations des structures sociales, ethniques, religieuses, la facilité de pénétration du milieu par des idéologies alternatives crédibles, mais aussi en fonction des possibilités d'établissement d'une base d'appui modifiant profondément les conditions du milieu dans lequel les combattants, les révolutionnaires sont à l'oeuvre, en fonction encore du terrain, ces guérillas donc ne cessent de se complexifier comme lutte politico-militaire, comme affrontement des perceptions et des images, comme utilisation particulièrement performante de l'intégration techno-scientifique et informationnelle de la scène internationale, des réseaux de transmission et de connexion qui transforment potentiellement tout événement politico-stratégique en variables, perturbations pouvant affecter tout acteur du système international. Que cet acteur soit un État et ses groupes de décideurs, tel ou tel groupe social, ethnique, religieux, telle ou telle force économique, politique, telle ou telle opinion publique.

Pourtant, en un sens elles – les guérillas – sont déjà confrontées au phénomène de saturation, de prolifération affectant la circulation/consommation des images, à la « précession des simulacres » (Baudrillard) qui forts de leur autonomie médiatique ne cesse, de menacer l'économie des flux de violence qu'elles génèrent et mettent en scène, de miner toutes les énergétiques violentes et cruelles qu'elles actualisent.

II – La montée de la techno-guérilla: indice de la crise des organisations militaires

Toutefois aujourd'hui, plusieurs courants de pensée stratégiques, certaines parties des institutions militaires, tentent de s'approprier à nouveau certaines des caractéristiques « formelles » de la guérilla et prenant prétexte de cet appui sur l'émergence de nouvelles lignées techno-guerrières, essaient de proposer de nouveaux modes de défense, de définir de nouveaux types de rapports des populations, des individus à leur machine de guerre institutionnalisée, spéculent sur la crédibilité des systèmes militaires existants, sur la crédibilité d'autres systèmes, sur la nécessité de diminuer les efforts d'armements... La notion de techno-guérilla est le terme qui exprime l'ensemble de ces interrogations, de ces problématiques.

Avec donc l'apparition de nouvelles lignées technologiques issues de la sphère technétronique (systèmes de communications en réseau, systèmes d'armes dits intelligents ... qui affectent non seulement la précision, les rapports de vitesse et de lenteur, mais aussi d'une manière plus générale l'ensemble des modes de perception du champ de bataille) et l'érosion lente du concept de dissuasion nucléaire, c'est le statut même de la défense qui est soumis à la critique, ce sont les conditions de production et de légitimation des objets techno-guerriers et des plans opérationnels explicites, en partie au fondement de la définition de certaines annonces stratégiques majeures qui sont remises en cause. Dans le même mouvement ce sont l'organisation et la

structure de la machine de guerre qui sont réexaminées, cette dernière étant doublement dénoncée comme inadaptée aux conditions modernes de combat et comme négligeant les capacités à conduire une guerre prolongée de résistance, comme sous-estimant les capacités de la défense au plan conventionnel.

Et c'est de ce point de vue que les techniques formelles de la guérilla ont commencé à faire l'objet de beaucoup d'égards de la part même des institutions militaires traditionnelles. Ceci en raison principalement :

- a) De la remise en cause des modes de fonctionnement du commandement, de la circulation de l'information, des systèmes de hiérarchisation et des divers « ordres ségrégatifs » qui leur sont attachés ;
- b) De la nécessité pour les institutions et organisations de combat traditionnelles de s'adapter aux nouvelles conditions du champ de bataille, à l'aspect multiforme de l'ennemi (quelconque), de pouvoir répondre au moment opportun au niveau de violence souhaitée.

Dans son ouvrage « Essai sur la non-bataille », G. Brossollet⁷ a, un des premiers, analysé d'une manière radicale la question de l'adéquation des structures de commandement dans un environnement qui depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale a considérablement évolué. À cause des transformations objectives du champ de bataille et parce que vitesse, réduction des temps de décision, dominance de la précision, quête d'une toujours plus grande capacité de « voir » et complexification/densification de l'espace marquent de plus en plus fortement le champ d'affrontement, à cause enfin du rôle capital joué par l'environnement technique et de l'accroissement de complexité qui en résulte, le phénomène « bataille, dans son acception contemporaine échappe à l'analyse et au contrôle des hommes les plus compétents ».

Plus qu'à un certain type d'assujettissement des combattants à l'environnement des machines, des armements, et dès lors que « la totalité des données du problème tactique » ne peut être intégré qu'avec difficulté, ce que Brossollet dénonce c'est avant tout la méconnaissance du nouveau type d'asservissement machinique⁸ à l'intérieur duquel les hommes et les décideurs en tant qu'éléments humains sont « conviés » à agir et à penser. Sans s'apesantir sur les présupposés généraux concernant le déroulement futur des opérations militaires, Brossollet insiste avant toute chose sur les conditions techniques du combat qui disqualifient à ses yeux le schéma arborescent de l'organisation militaire, le système hiérarchique traditionnel de décision. « Complexité, urgence, désordres accumulés, autant de facteurs de déperdition qui compromettent dangereusement la fiabilité du système hiérarchique... C'est parce que la technique est source d'une complexification des modes de combat, des logiques conflictuelles, c'est parce que la part de l'imprévu, des ratés, augmente que ce type de système risque de s'écrouler ».

7. G. BROSSOLLET, *Essai sur la non-bataille*, Paris, éd. Belin, 1975.

Il convient donc de concevoir des schémas plus élastiques, plus souples, capables d'amortir sans dommages majeurs les manœuvres de dissociation tentées par l'agresseur et refuser les modèles par trop arborescents de commandement. De fait les flux d'information, pour s'écouler correctement de haut en bas et vice versa, non seulement voient le nombre de leurs canaux fortement réduits, mais impliquent la production de formalisations, d'axiomatisations, de procédures, d'institutionnalisations lourdes, peu ouvertes aux processus dynamiques et hasardeux du champ de bataille. Plus que jamais l'exigence « d'être guerrier » sur le champ de bataille à venir, champ de bataille « *high-tech* », complexe, et parcouru d'affects nouveaux conduit donc à repenser l'apprentissage « d'être soldat », lequel ne cesse de voir venir à sa rencontre des modes de formation et de dressage au(x) commandement(s), d'un autre âge. Pourtant, le nouvel état des choses, rend nécessaire la mise en oeuvre d'organisations simples, flexibles, de procédures plus informelles, moins dogmatiques.

Dans ce contexte, et parce qu'il est conscient nous semble-t-il, de la résistance « quasi-reptilienne » des gestionnaires attentifs et corporatistes de la reproduction à l'identique ou presque des modes sécurisants, mais sclérosants, de fonctionnement et de commandement de l'institution militaire, Brossollet tente donc de faire incorporer, de faire « s'approprier » par une armée d'État les techniques formelles de la guérilla et ce par l'introduction, entre autres de systèmes techniques forçant la nature des choses institutionnelles au moyen des modes acentrés de circulation des flux qu'ils génèrent.

De fait il ne demande pas l'accroissement du nombre des unités commandos jouissant de tout temps d'une plus grande autonomie et cultivant le contrecoup de main comme concession à la guerre de guérilla sous des conditions particulières et contingentes, mais plus précisément il tente de concevoir et de proposer un système général tel que les initiatives locales soient « coordonnées indépendamment d'une instance centrale ». Il imagine pour ce faire des multiplicités de modules synchrones, à base de cellules légères, nombreuses mais indépendantes, ne comportant qu'un minimum de pouvoir central et de relais hiérarchiques.

Ces modules, déployés en profondeur, en réseaux, sur le territoire à défendre, permettant d'éviter de « chercher la bataille avec les mêmes moyens que l'adversaire... et permettant d'opposer à la vitesse de ce dernier, la profondeur du dispositif, à sa masse, la légèreté, au nombre, l'efficacité..., ce système devrait avoir quatre capacités et à chacune d'elles correspondrait un type différent de module : capacité de présence, (surveillance, harcèlement, renseignement, freinage), capacité de destruction par intervention ponctuelle, capacité de choc et de désorganisation, capacité de liaison et de transmission des informations ».

Il s'agirait donc écrit G. Brossollet de « mener sur de larges zones une guérilla scientifique d'autant plus efficace que le combattant serait d'une

discrétion presque absolue ». « Guérilla scientifique ». Déjà en Allemagne, un officier supérieur de la Wehrmacht, B. Von Bonin, avait, après la Seconde Guerre mondiale, proposé que le territoire allemand soit entièrement organisé en zone défensive et ce de manière telle que cette organisation défensive exerce un pouvoir de dissuasion crédible quoique de type non nucléaire. De même, le général F. Uhle Wettler, à partir du milieu des années 60, a développé l'idée d'un système de défense éclatée, dispersée dans lequel « seule une infanterie mobile et disséminée serait capable de freiner l'avancée ennemi ».⁹ Il propose donc une sorte de techno-guérilla reposant sur un grand nombre de fantassins censés profiter des effets des armes légères les plus sophistiquées, et des effets quasi miraculeux de leur dispersion. « Si nous combattons dans une plus grande dispersion il faudra nous garder de vouloir tenir un bosquet (...) À la place donc du maintien statique sur de petits secteurs (...) il est préférable de maîtriser des espaces étendus. On présentera à l'ennemi des troupes qui le contraindront à la concentration et du même coup à la stagnation des forces (...). Les troupes exposées doivent esquiver l'assaut... »

Bref, d'une certaine manière Clausewitz « revisité » ! « Selon nous, la guerre populaire, comme quelque chose de vaporeux et de fluide ne doit se concentrer nulle part en un corps solide (...) mais d'autre part, il faut bien que ce brouillard se condense en certains points, forme des masses compactes (...) d'où peut enfin surgir une foudre terrible ». Cette remarque de Clausewitz où, à la dispersion fait écho la condensation, prend de nos jours une importance encore plus grande dès lors que l'on voit poindre à l'horizon une sorte de mêlée « *high-tech* », un champ de bataille aux dimensions multiples et fragmentées, aux « affects électroniques » complexes, menaçant de porter les éléments humains des systèmes guerriers hommes-machines, vers leurs propres points de ruptures et ce que l'on prenne en compte le temps court d'un espace de combat sans front précis, sans direction bien définie, sans « qualification » décisive, ou bien le temps long d'une guerre de résistance prolongée en milieu urbain.

Cela étant, l'ensemble de ses idées est aujourd'hui repris en Allemagne en particulier (mais pas seulement) par certains analystes tel H. Afheldt et ce en prenant appui sur le développement et l'emploi d'armes « conventionnelles ».¹⁰ Emboîtant le pas, entre autres, de C. Rougeron pour lequel, « la guérilla bénéficie plus que ses adversaires du progrès de l'armement et des méthodes de combat... le matériel énorme qui accompagne les armées ne leur servant le plus souvent qu'à offrir un excellent objectif à l'action de la guérilla », H. Afheldt met en avant le fait que le « défenseur n'a pas besoin d'une mobilité particulière de ses troupes contre les concentrations adverses » et que dérochant à celles offensives de l'adversaire « l'avantage de l'efficacité militaire, il recouvre la liberté des opérations pour frapper où il veut et ne pas être obligé de riposter là où l'agresseur le prévoit. On constitue ainsi,

9. F. Uhle WETTLER, « Champs de bataille Mitteleuropa », in *Hérodote*, n° 28, 1983.

10. H. AFELDHT, *Pour une défense non suicidaire de l'Europe*. Paris, éd. La Découverte, 1985.

écrit-il, une capacité à dominer les événements et à contraindre l'adversaire à épouser sa propre volonté, ce qui est une formule réactualisée du but de la stratégie selon Clausewitz ».

III – Techno-guérilla et la crise de la dissuasion

En vérité ce qui se dessine derrière toutes ces analyses, c'est la mise en question de la domination de la dissuasion sous sa forme nucléaire, la mise en question et de son efficace en raison même de la complexité de la machine dissuasive et des risques croissants de guerre nucléaire limitée. Plus profondément encore, en raison de la difficulté à maîtriser les processus de différenciation affectant le continuum dissuasif, les processus d'actualisation du schème dissuasif qui sous la pression de l'évolution technologique des systèmes techno-guerriers (se traduisant entre autres par une toujours plus grande précision, une réduction des délais), font se déployer des logiques interactives complexes, en raison enfin de la difficulté croissante à gérer ce que d'aucuns appellent la dissuasion existentielle, les jeux politico-stratégiques difficiles qu'elle génère mais aussi les enjeux politico-économiques qu'elle dresse comme un défi permanent, lancé au-devant de l'avenir socio-culturel relativement indécidable des sociétés.

Cette mise en question, que chacun et pour des raisons diverses pense mettre à profit pour affermir davantage, qui ses institutions, qui sa subversion, qui ses intérêts corporatistes... se veut, du point de vue des tenants de la techno-guérilla, radicale, c'est-à-dire qu'elle prétend au-delà de la critique du schème dominant, montrer qu'il est possible d'envisager une dissuasion plus stable, plus crédible, moins coûteuse, sans la bombe, une défense sans la bombe. « Un nouveau concept de défense doit se fonder pour des raisons de stratégie et de morale, sur la reconnaissance que le seul, unique et légitime rôle des armes nucléaires doit être de dissuader une attaque nucléaire... ». Plus généralement selon A. Boserup¹¹, « la seule manière dont la force militaire peut contribuer positivement à la stabilité est de développer, de privilégier la défense par rapport à l'offensive. De ce point de vue, la stabilité réciproque repose sur le fait d'avoir, pour chacun des adversaires des systèmes de défense plus forts, plus efficaces que les forces offensives susceptibles d'être utilisées au cours d'une attaque par chacun d'eux ».

Ainsi selon H. Afheldt, « seul est acceptable un système de défense qui s'il devait être utilisé vraiment ne serait pas suicidaire ». Car selon lui, « une défense suicidaire dissuade plus le défenseur que l'agresseur, ce qui particulièrement en cas de crise, peut mettre le premier à la merci d'un chantage du second. Mais aussi, même en temps de paix, une défense suicidaire est incapable d'assurer à la longue la formation d'un consensus ».

11. A. BOSERUP, « A way to undermine hostility », in *Bulletin of Atomic Scientists*, September 1988.

La critique porte donc tout à la fois sur le rapport politique et culturel de la société civile aux diverses machines de guerre ainsi que sur le choix et la maîtrise des moyens au sein même de la sphère techno-scientifique, des manœuvres génétiques affectant la production des systèmes d'armes. Toutefois il convient de remarquer que cette critique qui prétend sinon s'affranchir du moins rendre sa part de liberté aux décideurs et individus pris dans les rets des acteurs-réseaux de la machinerie techno-stratégique, n'échappe, pas plus que ses ancêtres (C. Rougeron et « La jeune École »¹² par exemple) aux illusions, somme toute plus « technicistes » encore, qui consistent à voir dans l'émergence de certaines lignées techno-guerrières la solution à des problèmes qui se définissent pourtant par la mise en jeu et le déploiement de logiques d'actions d'acteurs-réseaux¹³ profondément hétérogènes, qui adviennent comme expression et exprimé d'interactions complexes de ces mêmes acteurs, interactions nécessitant de nombreux opérateurs de traductions, de nombreux relais.

De ce point de vue, l'avertissement de Luttwak visant l'enthousiasme selon lui injustifié envers les nouvelles armes étroitement spécialisées prend toute sa valeur: « le rapport entre l'efficacité (d'une arme de ce type) et sa vulnérabilité à des contre-mesures n'est pas le fait du hasard: c'est l'expression type de la logique paradoxale sous sa forme dynamique. Le même phénomène peut (ou pourra) être observé chaque fois que l'on tente de faire triompher l'étroitesse sur l'ampleur, car les succès de celle-là sont d'autant plus éphémères qu'ils sont impressionnants au début du cycle; la séquence de tels événements ne cesse de se répéter tant est irrésistible la tentation d'obtenir un avantage sans rien donner en échange ou au moins de triompher d'armements coûteux grâce à des engins économiques ».¹⁴

Or telle est bien à présent la croyance qui se manifeste chez plusieurs des adeptes de le techno-guérilla. Et cette croyance est d'autant plus attractive qu'elle fait fond sur une méconnaissance profonde de ce qu'est une machine de guerre, sur l'impossibilité dans laquelle on se trouve de pouvoir définir à l'avance et selon des critères stables, l'agencement (virtuel) techno-guerrier et politique le plus performant à partir duquel discuter en toute sérénité des options techno-stratégiques. Certes il ne faut pas conclure de cela à un renoncement facile vis-à-vis des entreprises souvent hors contrôle, des lobbies, des acteurs-réseaux dominants des institutions militaires et vouées à légitimer, à imposer par tous les moyens leurs conditions et vues. Toutefois force est de constater (et cela est encore plus vrai dès lors que l'on se trouve dans une phase de conflit ouvert), qu'il n'y a pas, à proprement parler, de

12. Pour ce qui est de « La jeune École » voir P. MASSON, « La pensée navale française de 1871 à 1940 », *Revue historique des armées*, 1982, n° 1. Voir aussi « Les idées stratégiques en France de 1871 à 1914. La jeune école du capitaine de frégate Cellier ». Enfin voir *La puissance maritime* de H. COUTAU BÉGARIE, Paris, éd. Fayard, 1985.

13. Sur cette notion, voir les travaux du centre de sociologie de l'innovation (CSI) de l'École des Mines de Paris. Et plus particulièrement les recherches de M. Callon, B. Latour.

14. E.N. LUTTWAK, *Le paradoxe de la stratégie*, Paris, éd. O. Jacob, 1989.

limites internes à la différenciation des pratiques, des tactiques à l'occasion du processus d'actualisation de la machine de guerre, et quand bien même on essaierait de les trouver, de les chercher du côté d'approches technicistes bien orientées, (les meilleurs systèmes guerriers hommes-machines sont les moins coûteux, les plus légers, les plus petits, les plus diffusables et disséminables, bref sont ceux qui seraient susceptibles de permettre la restitution et le contrôle des institutions politico-militaires par et au plus grand nombre...) on ne ferait que forcer la nature des choses en se donnant un monde guerrier plus conforme à ses prémisses éthiques et idéologiques qu'à la nature de la dite machine. Bref, il n'y a pas de rationalité globale, il n'y a du point de vue qui nous intéresse ici, que des rationalités locales.

De plus, la logique essentiellement conflictuelle, paradoxale, et toute en tension vers le futur de la stratégie guerrière fait que l'on est condamné à parcourir indéfiniment soit de manière imaginaire, soit de manière réelle les possibles actualisés ou non des univers techno-guerriers, que l'on est contraint de prendre en compte, ce que nous avons nommé ailleurs, la capitalisation paradoxale, toujours ouverte et comportant l'oubli comme processus, des moyens et des pratiques, des rhétoriques techno-guerrières.¹⁵

Cela étant dit, l'approche de H. Afheldt soulève de nombreuses autres questions. Et ce, ne serait-ce que parce que cet auteur tend à jouer abusivement de la dissymétrie conventionnel/nucléaire et qu'il manifeste un point de vue par trop « unilatéraliste ». Or si l'on prend au sérieux la dissuasion, si on la pense comme relation interdépendante, comme stratégie de la menace fondée sur la manipulation d'un vaste ensemble de moyens de pilotage sémiotique, il apparaît dans le contexte d'une nucléarisation du monde que des deux acteurs, défenseur et agresseur, c'est bien le second et non pas le premier qui se met de fait en situation de « suicidé ». Dès qu'il envisage de

15. Par « capitalisation des moyens » on entend le phénomène d'accumulation et de conservation des moyens, des divers procédés de combattre, ce phénomène étant soumis à des lois particulières. Il ne s'agit nullement d'une sorte de processus sans fin au cours duquel l'ensemble des objets, des traités de stratégie et de tactique, de récits... seraient peu à peu mis en ordre comme pour constituer une immense réserve sans cesse mise à jour, mais au contraire d'une vaste entreprise de sélection permanente, de combinaison, de réaménagement des machines de guerre en fonction des acquisitions nouvelles, des innovations plus ou moins radicales. D'une manière très générale, on peut dire, en dépit de la complexité des divers modes de capitalisation/mémorisation technique et culturelle, que deux grands pôles balisent ce phénomène. D'une part l'un qui opère dans le temps court et qui correspond à une capitalisation/mémorisation de type « rhizome, diagramme ». C'est ce qui s'étale sous nos yeux... Telles sont bien en effet les machines de guerre en acte, organisées et développées autour des systèmes d'armes les plus récents et les plus performants, et soumises à la manœuvre génétique. Les éléments y sont capitalisés et mis en ordre en fonction de l'apparition des nouveaux objets techno-guerriers, ce qui peut entraîner l'abandon de tel ou tel, le changement de sens de tel ou tel autre. Le second pôle opère dans le temps long. C'est celui de la culture guerrière et techno-scientifique, de l'imaginaire guerrier, culture qui continue d'agir en permanence voire à contretemps, intempestivement au cœur même des structures de combats les plus sophistiquées. J.M. NOYER, « Techno-stratégie », in *Encyclopédie philosophique des Presses Universitaires de France*, Paris, PUF, 1990.

passer à l'acte, il envisage simultanément son propre suicide, sa propre mort. Certes ce raisonnement n'est solide que dans le contexte d'une machinerie dissuasive nucléaire relativement simple, c'est-à-dire d'une machine relativement stable, aux effets psycho-politiques prévisibles et maîtrisables et auxquels peuvent venir s'agréger et s'ordonner les croyances des populations comme à un mécanisme divin et sécurisant gérant les logiques conflictuelles et parfois très meurtrières de la politique internationale.

De plus nul ne peut aussi exclure et ce, dès le départ, l'extrême tension qu'alimentent les paradoxes dissuasifs dès lors que la machine dissuasive ne peut éviter de penser son propre échec. De ce point de vue, on ne peut en aucune manière introduire une coupure absolue entre dissuasion et guerre nucléaire sauf à pouvoir prouver que la dissuasion elle-même est en mesure de surmonter par ses propres moyens et concepts, les paradoxes pragmatiques et logiques qui la fondent. Car c'est bien l'entropie du schème dissuasif nucléaire produisant sans cesse les conditions de son propre démantèlement sous la poussée, entre autres de l'invention technologique, qui est au coeur de cette remise en question.

D'une certaine manière on a l'impression de parcourir de plus en plus rapidement « l'espace des phases » du schème dissuasif, l'espace des virtualités dissuasives au gré de ses actualisations, incarnations (par exemple technologiques, mais pas seulement), d'avoir à faire face à un curieux processus d'épuisement sans fin de son virtuel conflictuel menaçant, qui dans son actualisation même apparaît sans cesse détruit et relancé par l'invention technique accoucheuse de nouvelles figures, de nouvelles configurations bio-techno-guerrières...

IV – Appropriation socio-politique des nouvelles lignées techno-guerrières: enjeux et problèmes

Ce serait toutefois une grossière erreur que d'oublier la dimension profondément culturelle et désirante des interactions dissuasives. Et c'est bien de ces dimensions dont il s'agit lorsque H. Afheldt (mais aussi les penseurs anglais du mouvement « *Defense without the Bomb* ») dénonce implicitement l'insoutenable pathologisation des populations confrontées à ce qu'elles ne peuvent manquer de percevoir comme une double contrainte insupportable, à savoir: « s'auto-constituer otages » afin d'assurer sa propre survie et gérer cette auto-constitution d'une manière crédible et stable dans la longue durée alors que l'univers technologique autour d'elles fait vaciller le grand principe simplificateur de la dissuasion originelle au rythme des innovations techno-guerrières. Pas plus qu'elles ne peuvent pas ne pas percevoir comment en cherchant obstinément à viser la saturation de leur propre espace-temps, le marquage continu de la réalité politico-stratégique, les puissances attachées et liées à la dissuasion nucléaire ne cessent de faire resurgir la question de la possibilité de conflits conventionnels, de leur maîtrise et de leur mise en scène.

C'est dans ce contexte qu'il convient d'entendre les propositions de H. Afheldt. Pour ce dernier le refus d'une guerre suicidaire (ce qui suppose, faut-il le rappeler, l'échec de la dissuasion), a trois conséquences majeures: a) » *La défense ne doit pas dépendre de l'engagement de (nos) armes nucléaires, en particulier de leur emploi en premier.* » Bien que notre but ne soit pas ici de reprendre ou de continuer les débats politico-stratégiques concernant le « *no first use* », ce point mérite cependant un commentaire. En effet c'est là un des effets de la complexification/différenciation de la machinerie nucléaire, laquelle se voit au fur et à mesure des évolutions technologiques contrainte, au-delà de la position initiale fort simplificatrice, d'accepter de rentrer dans le jeu subtil des mécanismes dissuasifs locaux, systèmes d'armes contre systèmes d'armes, d'accepter de jouer de tout le spectre classique permettant de dissuader l'autre, c'est-à-dire jouer de toutes les dimensions au fondement de l'acte de dissuader, de mettre en oeuvre des stratégies de menaces complexes et différenciées. (Voir par exemple le document connu sous le nom de « *Discriminate Deterrence* » dans lequel sont clairement indiquées les options à privilégier, à savoir:

- a) Mettre l'accent sur une gamme de contingence(s) plus vaste que les deux menaces extrêmes classiques... et ne plus négliger des attaques qui réclament des ripostes militaires sélectives « ainsi que le risque toujours possible que dans de telles situations certains alliés puissent opter pour la non-participation »;
- b) Diversifier et renforcer notre capacité d'apporter une force non nucléaire sélective... et exploiter les technologies de pointe, de précision, contrôle et renseignement... nous-mêmes et nos alliés;
- c) Concevoir des modes de combinaison de systèmes offensifs et défensifs (plus performants en termes d'option(s) politique(s) et militaire(s): « pour aider, est-il écrit, à la dissuasion d'une attaque nucléaire ou rendre plus sûre la réduction des armes offensives, nous devons faire appel à la défense stratégique. Pour dissuader ou répliquer à une agression conventionnelle, nous devons être capables d'opérations contre-offensives conventionnelles profondément dans le territoire ennemi ».
- d) Contrôler de manière de plus en plus efficace la ceinture orbitale, l'espace proche en développant les capacités spatiales...
- e) Développer les capacités nécessaires pour pouvoir procéder à « des frappes nucléaires sélectives » (systèmes d'armes, vecteur/explosifs nucléaires dits de troisième génération et à effets contrôlés);
- f) Faire émerger à nouveau, un consensus interne favorable à tout ce qui peut aider à la protection des intérêts américains et alliés: relégitimation des opérations extérieures, des petites guerres locales...
- g) Cela supposant une réduction des « restrictions législatives » quant à l'usage de la force et à la projection de puissance, ainsi « que des forces souples, mobiles, dépendantes de façon minimale des bases d'outre-mer qui puissent lancer des opérations contrôlées avec préci-

sion contre des cibles militairement éloignées »; (vers une sorte de déterritorialisation politico-stratégique de la logistique planétaire)

- h) Enfin participation accrue des alliés à la défense des intérêts communs au-delà des frontières de l'Alliance. (Délégation pour raisons multiples dont techno-économiques, de la gestion aux États-clients ».¹⁶

Ce faisant, la stabilité de l'équilibre dissuasif devient chaque jour plus difficile à négocier et offre à ses détracteurs de multiples failles.

Ainsi en est-il de la « menace d'emploi en premier » comme élément spécifique de l'efficacité et de la crédibilité de la dite dissuasion et pourtant déstabilisant dès lors que l'incertitude introduite par la production d'engins de plus en plus précis et aux effets de plus en plus différenciés amplifie à son tour cette même production, (offrant par ce biais à certains des acteurs-réseaux techno-économico-politico-stratégiques la possibilité de déployer avec de grandes chances de succès, des stratégies auto-légitimantes (légitimation par la puissance),¹⁷ sert à mettre sur pied des doctrines privilégiant la menace de coups préemptifs comme fondements nécessaires à la crédibilité de la menace. Ce qui à son tour oblige à considérer l'échec du mécanisme dissuasif nucléaire (non passage à l'acte...) comme sinon de plus en plus probable, du moins comme intervenant de plus en plus fortement dans l'élaboration des systèmes d'armes et des concepts stratégiques. L'effritement est alors irréversible et le continuum dissuasif devient le milieu d'une complexification/capitalisation techno-guerrière sans précédent, milieu qui sert de substrat inépuisable à toutes les opérations de légitimation visant à favoriser le développement des programmes de recherches, à toutes sortes d'« OPA » doctrinales et idéologiques, à tous les rackets psycho-politiques permettant aux appétits corporatistes d'habiller en de responsables et cohérents récits politico-stratégiques ce qui parfois ne repose que sur une exploitation habile de mythes et « racontars » visant à reproduire les mêmes logiques conflictuelles.

b) La seconde conséquence est la suivante: « *La défense conventionnelle ne doit, elle non plus, offrir à l'adversaire aucune cible importante, voire décisive, dont la destruction est possible par ses armes nucléaires* ».

c) La troisième suit la même logique et la radicalise: « *Le refus de l'auto-destruction amène également à proscrire la mise en place d'objectifs susceptibles d'être détruits par l'adversaire au moyen d'armes conventionnelles de destruction massive...* » Ces assertions portent avec elles un certain nombre d'ambiguïtés. Cependant, et ce d'une manière emblématique, elles expriment la difficulté et le risque qu'il y a à vouloir combattre à la fois d'un point de vue politique, éthique, la course aux armements dans son contexte nucléaire et d'un point de vue techniciste, ou bien encore à vouloir s'affranchir du poids

16. Voir « Discriminate Deterrence », Rapport sur la nouvelle stratégie américaine par F.C. IKLE et A. WOHLSTETTER, 1989.

17. J. F. LYOTARD, *La condition post-moderne*, Paris, éd. de Minuit, 1979.

des noires réalités des machines de guerres et des univers politico-stratégiques largement différenciés, en cherchant au sein même des dispositifs techno-guerriers et des nouvelles technologies émergentes la « bonne-solution », celle qui satisferait en même temps efficacité, crédibilité militaire (capacité effective de résistance à des entreprises naissant dans des mondes parfois radicalement autres) et refus d'assumer la mise en oeuvre de la relation structurale d'hostilité dans toute sa complexité, dans toutes ses dimensions y compris nucléaires.

Les exigences exprimées par Afeldht, (mais reprises implicitement sous des formes diverses par bien d'autres) si elles tentent de traduire, d'inscrire au plan des dispositifs techno-guerriers des aspirations légitimes, ratent de fait cette traduction en raison même de la nature des machines de guerre, machines douées d'une large autonomie, qui sont comme des systèmes autopoïétiques, opérationnellement clos, ayant l'extrême cohérence du délire et l'extrême capacité à intégrer virtuellement tous les plans de doctrine, toutes les évolutions affectant la sphère technique; parce que aussi refusant de prendre l'exacte mesure de ce que ces machines assument, au-delà de leur économie de destruction, à savoir des fonctions d'ordre, de régulation, tels des points fixes, des transformateurs, par où sont captées, transitent les énergies violentes les plus élémentaires, les pulsions les plus diverses et qui sont à l'oeuvre tant au plan interne (sociétés) qu'externe (société internationale).

Quoi qu'il en soit, à partir de ses trois assertions le discours critique se déploie selon un double axe: d'une part démontrer que la crédibilité d'une défense de ce type est largement fondée (et sur la forme probable des combats et offensives à venir et sur le développement de nouvelles armes) et d'autre part, exprimer le fait que l'évolution technologique et donc l'évolution des armements porte avec elle, en elle-même, la chance de renégocier le rapport des peuples à leur machine de guerre, le rapport des peuples à la violence. (Comme si l'irruption du nouveau technique ébranlait les rapports institués et les mettait en jeu de telle sorte que soient dévoilés en même temps les formes à venir les plus désirables des institutions militaires, ou plus exactement des rapports des populations à leur mode de défense!)

C'est ainsi par exemple que pour A. Joxe, il « serait particulièrement étrange (c'est nous qui soulignons) et inefficace que les structures d'utilisation de l'électronique soient banalisées et dispersées dans la société civile et conservent dans l'institution militaire les caractères d'un outillage réservé et centralisé ». ¹⁸ Là encore comme si l'évolution technique par on ne sait quel mécanisme, quel déterminisme, devait nécessairement dicter la mise en place de tel ou tel mode de défense plutôt que tel autre, comme si l'élément technique était premier -absolument- par rapport à la machine sociale ou collective.

18. A. JOXE, « Défendre l'Europe », in *Hérodote*, n° 14, 1979. Cahiers d'études stratégiques, n° 3, n° 6, CIRPES.

On se trouve là confronté à un imaginaire complexe du « réseau », sorte de grand attracteur prenant dans ses rets les individus-combattants ou supposés tels et constituant un espace aux vastes propriétés synergétiques, piège virtuellement insurmontable pour l'adversaire potentiel. Et parmi ceux qui prônent le développement de modèles dissuasifs infra-nucléaires de types acentrés, on voit se développer l'usage métaphorique « des réseaux d'automates finis ». Usage d'autant plus attractif qu'il permet d'une certaine manière de substituer aux hommes organisés/désorganisés dans la lutte, à leurs désirs et passions, un modèle, une représentation commode, d'où tout ce qui est susceptible de résister est évacué. C'est alors « la myopie des automates qui est intéressante dans la formulation d'une configuration stratégique acentrée au niveau de la dissuasion structurelle. Au niveau de la dissuasion opérationnelle, c'est la figuration d'une capacité de restructuration des tissus quel que soit le nombre de ses composants détruits ». ¹⁹ Myopie des automates, des composants, tout cela est décidément humain, trop humain!

Dans le même mouvement les modèles « réseaux », « rhizome » viennent exprimer sur le plan théorique l'opposition à un type d'institutions militaires jugées non conformes à l'essence démocratique mais ils viennent aussi de manière étonnante se substituer à une appréhension critique des effets politiques, militaires de tels systèmes sur le développement interne des sociétés. (Fascination du modèle importé, extension non critique à l'ensemble d'un champ pourtant traversé par des processus et dynamiques d'acteurs profondément hétérogènes et mus par des logiques et des temporalités très différenciées).

En vérité les agencements de réseaux techno-politico-économiques, et d'une façon plus générale les agencements de réseaux les plus hétérogènes à la fois moteurs et objets des affrontements, négociations, transformations, au terme desquels sont susceptibles d'advenir de nouveaux dispositifs technoguerriers, de nouveaux rapports aux flux de violence, ces agencements donc sont particulièrement complexes. Dès lors ce qu'A. Joxe qualifie de mise à la disposition des citoyens se révèle être un processus complexe faisant surgir des enjeux politiques et culturels majeurs, et risquant de produire des effets « pervers » en regard des prémisses « démocratiques » des discours des tenants de la thèse selon laquelle, « tant que les nouvelles possibilités offertes par les progrès de l'électronique n'auront pas été mises au titre de la défense, directement à la disposition des citoyens comme s'il s'agissait d'un outil aussi banal et efficace que naguère le fusil à percussion centrale, on ne pourra parler ni de soldat citoyen, ni de modernisation de la défense dissuasion en proportion de la modernisation de l'industrie ».

Certes nous sommes là confrontés à des affirmations, à une rhétorique politique aux visées avant tout idéologiques. Toutefois ces discours n'en expriment pas moins de manière claire, les conflits et inconséquences relatives de pensées prises entre la complexité d'un réel plus résistant que prévu

19. *Ibid.*

et le poids énorme de cette « conscience technocratique pour laquelle il n'y a jamais d'autres problèmes que ceux auxquels la science et la technique finissent par trouver des solutions » (la révolution technétronique avantage la défense et donc doit imposer à terme de nouveaux types dissuasifs moins périlleux pour la paix...) et pour laquelle les solutions techniques précèdent toujours les problèmes humains », (la guérilla scientifique ou la techno-guérilla comme moyen privilégié d'élaborer une dissuasion défensive optimale et de conduire une guerre défensive et ce quels que soient les choix de l'adversaire, son désir de guerre, son rapport à la violence...). Systèmes acentrés de commandement et de contrôle, systèmes de combat en réseaux, maillages de toutes sortes ne sont pourtant nullement contradictoires avec une machine de guerre de type professionnel et relativement autonome au sein de la société civile. En vérité la posture est profondément politique, désirante qui fait que cette société décide ou non « d'embrayer », de se constituer en tant qu'élément d'un système de défense-dissuasion populaire, infra-nucléaire, à bases de modules de milices.

Et le développement de tels systèmes, quand bien même on accepterait d'en promouvoir l'intérêt pour des motifs ayant en vue de briser la dynamique sans fin de la course quantitative et/ou qualitative, de mettre un frein à la cohérence folle qui consiste et consisterait à mettre en place sans cesse de nouvelles lignées d'armes, des réseaux de systèmes d'armes, de commandement altérant les procédures de décision, les temporalités, et affectant dans des proportions non négligeables les économies, ne manquerait pas à son tour de poser des problèmes considérables.

Il est en effet très difficile de savoir (et nous reprenons les termes de la question soulevée par A. Joxe et A. Santos²⁰ à propos de l'Empire Romain): « Quel rapport existe-t-il entre la dispersion du port d'armes, sur des milices volontaires recrutant jusqu'aux couches inférieures de la société et le binôme: décomposition de la souveraineté/recomposition de l'État? Quelle est la nature de la relation existant entre la dispersion du port d'armes et la genèse au sein d'une formation sociale, d'une capacité ultérieure d'expansion économique liée à une capacité d'expansion militaire? » Certes la deuxième interrogation ne nous concerne pas directement. Toutefois c'est à un questionnement de ce type que nous convie l'invitation à changer de mode de défense et avec lui de types d'institutions militaires.

À quelles conditions cette dispersion/diffusion est-elle possible, c'est-à-dire à quelles conditions permet-elle d'optimiser les capacités de défense eu égard aux rapports des populations, des cultures à la violence, à la variation toujours possible des types de menaces? Selon Luttwak, qui traite dans le passage suivant de la crédibilité d'une défense anti-chars en profondeur et organisée autour de missiles intelligents ou non, surgit aussitôt une impressionnante série d'interrogations: « l'infanterie (ainsi armée) sera-t-elle for-

20. A. JOXE, A. SANTOS, « L'Hégémonie par le désordre », in *Anthropologie et Sociétés*, 1983, vol. 7, n° 1.

mée de miliciens dont la cohésion est assurée par des liens qui unissent des amis et des voisins, après une sélection et une formation aussi sérieuse que le permettrait un entraînement à temps partiel? Ou bien ces armes seraient-elles confiées à des réservistes qui ont effectué leur service militaire bien des années auparavant et seront réunis pour la première fois à la veille de la guerre? Ou encore formera-t-on un corps d'élite, armé de lance-missiles, comprenant des jeunes gens sélectionnés, entraînés et commandés par les meilleurs chefs, ce qui garantirait leurs hautes qualités morales? »²¹

À partir d'un autre point de vue on peut poursuivre le questionnement: Quels sont les effets prévisibles quant aux mouvements désirants qui parcourraient le niveau micro-politique d'une société...? Quels rôles une telle dispersion est susceptible de jouer dans l'articulation entre ce niveau micro-politique et le niveau macro-politique des grandes institutions? Quels intermédiaires, intercesseurs, relais vont être affectés, vont devoir surgir? Dans quelle mesure tout cela ne viendrait-il pas affecter la sensibilité des individus et de ces institutions aux forces et mouvements qui sont à l'oeuvre au sein des sociétés, de l'environnement international? Comment va se différencier la nouvelle écoute à ces événements? Va-t-elle permettre de faire passer un plus grand nombre à un niveau logique supérieur de compréhension des phénomènes de la vie internationale?

La question de la dispersion moderne du port d'armes « *high-tech* » pose donc avec force la question générale des modes de fonctionnement internes des sociétés, du contrôle des conditions de production des objets technologiques, de l'imaginaire politico-stratégique et de sa place dans le fonctionnement, la stabilité, voire le fondement des dites sociétés. Mais d'une certaine façon, ces problèmes sont relativement indécidables du point de vue d'une conscience technocratique.

Enfin, et ce n'est pas la moindre des difficultés soulevées par ce genre d'approche que de faire comme s'il était possible de faire l'impasse sur les politiques d'alliances, comme si la puissance à être pouvait se passer de la capacité à projeter de la force, comme si l'on pouvait s'abstraire à nouveau de la prégnance des espaces avoisinants, de l'environnement alors que tout système politico-militaire ne vaut jamais que par ce qu'il peut faire de ce que l'environnement fait de lui.

21. E.N. LUTTWAK, *Le paradoxe de la stratégie*, op. cit.